

# Fragmentaire

*La vie façon puzzle*

© 2024- Avril Editions Cap Béar - Gérard Leblanc  
ISBN : 978-2-35066-316-6  
Dépôt légal : Avril 2024

Gérard Leblanc Soler

# Fragmentaire

*La vie façon puzzle*



Sensations mémorables. Je vivais à l'écart, dans ce qui ressemblait à un parc. La nature avait établi des liens entre les différents règnes, ici, en ce coin de forêt. Les arbres s'entrelaçaient aux rochers et leurs racines de surface ressemblaient à des rassemblements de pattes sous le corps d'animaux au repos. Tel était mon domaine, telle était ma source de rêveries.

Rester longtemps immobile dans la contemplation de la nature. Demeurer au paradis. Se surprendre à respirer à sa mesure, sans crainte d'être surprise. « J'ai toujours été sauvage », me disait-elle. Aussi éloignée que possible de toute forme de suffisance, son orgueil consistait à disparaître. Elle effaçait toute trace de sa présence derrière elle. Elle était femme à habitudes, se rassurant dans la répétition sans fin des gestes où elle s'était enfermée à vie. Après avoir chassé une nouvelle fois la poussière qui l'entourait de tous côtés, épuisée, elle s'endormait dans la satisfaction du devoir accompli.

Elle n'était pas dans la conquête mais dans la préservation des acquis. Il fallait protéger la maison contre l'usure du temps quitte à s'user soi-même au-delà de toute raison. Pour entretenir cette grande maison et les espaces qui l'entouraient, elle s'était littéralement tuée à la tâche. Elle qui me reprochait d'être excessif en tout alors qu'elle était si mesurée. « Tu ne tiens pas de moi ». Mais son culte avoué de la modération et du juste milieu n'avait plus cours pour le ménage. Là, elle allait jusqu'au bout de ses forces.

J'étais pour elle un intellectuel imprévu, d'une espèce qu'elle n'avait jamais connu ni même soupçonné l'existence. Au petit jeu des ressemblances et des dissemblances, je ne ressemblais à personne dans la famille, pas même à mon père avec lequel je partageais peut-être l'essentiel, un goût prononcé pour la vie. A qui ressemblais-je donc pour manifester une telle curiosité pour

les livres et, bientôt, pour les films ? Elle ne comprenait pas. Cela ne l'empêchait pas de me décerner, contre toute évidence, le titre de « brave garçon ». Il ne pouvait exister d'éloge plus flatteur de sa part.

« Ne rien demander à personne ». « Se suffire à soi-même ».  
« Je suis fière », concluait-elle.

Elle ne faisait qu'effleurer les choses en passant. Encore s'appliquait-elle à effacer les traces de ses effleurements.

Sa perpétuelle obsession d'effacer ses traces. Aussitôt avait-elle vécu quelque part qu'elle y avait déjà disparue. Son poids de vécu était si léger qu'il évoquait la démarche flottante des derniers jours.

Chaque jour naissant reproduisait les tâches et la fatigue croissante étouffait les questions.

« Je suis fatiguée, fatiguée, fatiguée », répétait-elle en s'effondrant sur une chaise inconfortable. Sommeil lourd.

Comment différencier « sa personnalité » de ce qui appartenait à sa génération, à son époque, à son milieu ? Elle n'avait, dans sa vie, jamais rien fait de marquant, rien qui soit susceptible de laisser une trace, même fugitive. Ce qui la rend unique n'est pas son originalité, c'est sa persistance dans l'anonymat.

Une image à la limite de l'effacement. On ne voit pas ce qui pourrait assurer la survie de cette ombre d'image, sinon l'écriture.

Il n'en faudrait pas beaucoup pour qu'elle accède au statut de vrai personnage de fiction. A peine un léger coup de pouce. Mon désintérêt flagrant et de toujours pour le narratif vient peut-être du fait que je n'ai jamais interrogé ma mère ni mon père sur l'histoire de leurs vies. Je ne cultivais que des états de vie, pas des récits.

Fils unique et si longtemps espéré en vain, elle n'avait guère le cœur ni la volonté de contrecarrer mes désirs. La société se chargerait sans doute de me ramener à la raison. Elle ne me souhaitait d'ailleurs aucun mal. A peine ambitionnait-elle pour moi la sécurité d'un emploi et mon attirance pour la poésie ne pouvait que l'inquiéter. Mais son inquiétude latente n'entamait pas vraiment sa confiance en mon avenir. Elle était convaincue que je me débrouillerais toujours.

On n'a plus faim, on n'a plus soif. On a un toit pour se protéger du froid et du chaud. On a une femme et des enfants. Et c'est fini.

Cette plaquette cousue de gros fil blanc n'est pas un poème édité en tirage limité, c'est un acte notarié. Il raconte à sa manière, dans un langage juridique empesé, l'histoire d'une propriété, cette maison. Entre quelles mains, tous noms et prénoms exhibés, toutes dates de naissance et de décès consignées, toutes dates de mariages dûment contractés, elle est passée. Il y a dans l'acte notarié quelque chose qui tient du poème académique, avec ses formules polies par les siècles et devenues presque illisibles. Un grimoire de l'ancien temps où rien n'a changé de style au fil des générations, à la virgule près. Impression de permanence. C'est que la propriété a survécu aux classes qui se sont successivement chassées des premiers plans historiques.

« La vie passe si vite » fut un de ses derniers souffles intelligibles. Comme si la vie était passée devant elle, sans elle.

La robe frémit aux plis tumultueux de la chair.  
Un corps déploie ses plis.  
Il semble se déplacer, non par les articulations de son squelette

mais par ses formes mouvantes. La chair s'ébranle.

Certains considèrent la chair comme un pur et simple habillage du squelette. Quel manque de considération et, surtout, quel aveuglement ! Le corps est une architecture squelettique déstructurée et restructurée par la chair. Le squelette ne saurait s'animer sans la chair et l'inverse est également vrai.

Un corps désarticulé comme une parole se défait faute de pouvoir aligner des syllabes.

A la seule force de l'émotion générée par sa mise en mouvement.  
Les pleins charnus et les déliés osseux. L'épure du squelette et

la plénitude de la chair.

Que le gras se transforme en grâce. C'est à la force du gras que les courbes s'épanouissent sans jamais s'alourdir.

Que le moelleux appelle le dur (et inversement) relève d'une dialectique élémentaire.

Sec et humide à la fois : comme si les qualités s'échangeaient.  
La forme peut donner une impression de fermeté par la netteté de son dessin. La texture ne le sera pas. La forme la plus ferme, mimerait-elle la perfection, peut subir des déformations.

Il n'est que deux lignes de vie : l'affirmation de la vie jusque dans la mort ou l'affirmation de la mort jusque dans la vie. La mort est présente dans les deux configurations subjectives mais de façon radicalement différente : le vif saisissant la mort s'oppose à la mort saisissant le vif.

Quand la mort l'emporte sur la vie, alors la mort se met à ressembler à la vie et la vie à la mort. D'où découle que tant de vieillards, qui n'ont jamais eu dans leur vie que la mort pour horizon, s'accrochent jusqu'au bout, et au delà du vraisemblable, à ce qu'ils nomment « la vie ». C'est qu'ils ont franchi depuis longtemps, et dans leur vie même, la frontière qui sépare la vie de la mort. Ils sont dans l'incapacité d'affirmer la vie jusque dans la mort puisqu'ils sont déjà morts. Ils traînent leur mort toute leur vie. Faut-il les plaindre ? Mais non. Laissons les morts enterrer les morts. Il y va de la présence active de la vie dans la vie même.



Il y a lutte des saisons.

Chaque nouvelle saison mène une offensive contre celle qui

la précède et semble vouloir à toute force se maintenir en place.

Chaque hiver connaît ainsi quelques jours où domine la sensation du printemps, chaque été des jours d'automne : et repart de plus belle.

Offensives de la saison ascendante et contre-offensives de la saison déclinante font alterner le chaud et le froid.

Mais la situation est encore plus complexe. Les trois autres saisons se manifestent toujours, aussi peu que ce soit, dans la quatrième.

En hiver, il y a quelques jours de printemps et avant même que les conditions d'apparition du printemps soient réunies. Mais il y a aussi un petit nombre de jours qui donnent la sensation de l'été et de l'automne.

Une impression de printemps dans l'automne n'équivaut nullement à une impression d'automne dans le printemps. Ici, le printemps réactive l'été et on a l'impression que l'été est encore à venir et pourrait l'emporter. Là, on a l'impression que l'hiver va revenir et que l'été n'aura pas lieu. A partir d'un point dans le temps, vous êtes transporté de tous les côtés du temps.

Une impression d'été dans le printemps ? On fait comme si c'était l'été tout en sachant qu'il y aura des retours en arrière. L'hiver ne manquera pas de lancer une contre-offensive et il y aura aussi des jours d'automne. On remarque alors la persistance des rousseurs.

La lutte des saisons fait rage en chaque saison. Chaque saison ne peut exercer son hégémonie qu'en luttant contre les trois autres. Chaque nouvelle saison s'affirme de plus en plus au fil des jours mais ne cédera pas sa place à la suivante sans lui avoir résisté de toutes ses forces déclinantes.

L'hiver ascendant devra vaincre la résistance de l'automne avant d'affronter les premiers assauts du printemps. Les saisons ne se succèdent pas. Du moins leur succession n'est-elle pas linéaire.

Chaque saison, dans sa période ascendante, accumule des forces pour faire pièce à son ennemie, la saison précédente. Mais celle-ci ne se retirera pas sans lutte. Certains jours, on a même l'impression qu'elle pourrait l'emporter encore. Elle recule mais au moment où on la croit terrassée, elle fait retour. Va-t-elle parvenir à rétablir son hégémonie ? On désirerait parfois le croire. Il est pourtant inutile de se faire des illusions. Elle est déjà vaincue, elle va disparaître.

Les quatre saisons réunies en une seule et chacune à son tour...

Je vois des choses qui ne se voient pas mais les choses qui se voient je ne les vois pas toujours.

Toujours plus de visible pour toujours moins de regard. Tout est si transparent en profondeur que tu ne regardes plus rien en surface comme si la surface était dépourvue de profondeur.

Un très léger déplacement de la parole vers l'écriture : un suspens qui ne produira pas le moindre bavardage.

Décidément muet. Cela existe et cela n'existe pas si je ne puis nommer ce que je vois. De plus en plus incapable de poser des mots sur le monde. Dans la position d'un peintre qui ne parviendrait plus à toucher son tableau. La palette a perdu ses couleurs.

Incapable de poser des mots sur des sensations.

Indépendamment du fait que je puisse ou non exhiber des

mots, le monde continue à exister et cela à mes propres yeux.

Comme si j'en étais dessaisi.

La prise ne sera pas de parole, il s'agira d'une prise en mains,

silencieuse.

Et tandis que je touche ceci, tout le reste m'échappe.

Le monde se parle, se montre sans aucune intention de le faire.

Et voici que, facétieuse, la nature nous parle encore. Les flammes sèches d'un brasier au bois sec et craquant. Sons incandescents. Un feu sans artifice.

Si les mots vous reviennent par le hasard d'un feu verbal... Ne peut-on arpenter la page de papier comme on arpenté un territoire ? Faire alors, et dans un ordre successif, des pieds et des mains. Le poignet souple comme les pieds chevillés au sable. Le papier retrouve le grain et ses aspérités. Il est logique de se faire un sang d'encre et de renouer avec la tradition des petits pâtés. L'encre se fait fibreuse.

Ecrire d'encre c'est ancrer l'écriture dans du papier fibreux.  
Faire dire aux mots tout ce qu'ils ont accumulé de

significations, contrariées ou non, au cours de leur histoire.

Entrer dans l'eau comme dans un moulin ?

Lui faire violence ?

L'eau n'a jamais rien fait d'autre qu'être ce qu'elle préfère : suivre sa pente naturelle mais toujours du haut vers le bas. Qui veut donc tirer l'eau vers le haut ?

S'y ébattre et non la battre. Seule la brasse vous permet de vous tenir en son amitié.

Ah ! Ces brasseurs d'affaires qui ne veulent pratiquer d'autre nage que le crawl ! Ils n'ont de cesse que de lui en faire baver, à l'eau. Des battants, ces batteurs d'eau ? Plutôt des violeurs d'eau.

Tout ce battage assourdissant pour quoi faire ? Des longueurs de métronomes mécaniques.

L'eau naturelle - celle d'un lac, par exemple - est traitée comme une eau de piscine. La preuve, ils y font des longueurs sans rien regarder du paysage tout autour.

Il n'est pas question de s'y laisser couler tandis que le temps s'écoule. Cela n'est bon que pour ceux qui se la coulent et qui n'ont rien d'affaires. Ceux qui, par un curieux mécanisme mental, deviennent semblables à l'eau qu'ils sont supposés maîtriser en nageant. Avec l'impression d'être nagé. Quelques mouvements des bras et des jambes en écho aux mouvements de l'eau.

S'y ébattre ? Pensez-vous, la battre. S'imposer à elle, la soumettre. Y faire des pieds et des mains pour imposer sa présence assourdissante.

Les oiseaux donnent le vertige. Nécessairement, puisqu'on s'imagine voler à leur place et que l'on sait que cette situation n'est tenable qu'un bref instant, celui de la chute. Il est certain que l'on va finir par tomber. Finir ? Immédiatement, en fait. Dès que l'on aura posé ses pieds sur ces branches si accueillantes mais qui ne supporteraient rien d'autre qu'un poids de plumes. Est-il rien de plus affligeant que la lourde chute d'un corps qui a perdu ses ailes ?

J'ai ingurgité, j'ai dégurgité, et je ne peux regurgiter ce que j'ai dégurgité.

Si la marée montante ne ramenait pas le vent, je douterais de la réalité du reflet de la mer sur la vitre qui me fait face. La mer est virtuelle pour la vue, réelle par ses bruits et ses odeurs. Il me suffit de l'entendre et de la sentir pour croire à son existence.

Je regarde au loin ce qui ne saurait s'atteindre. C'est ainsi que l'horizon s'abîme en moi.

Gérard Leblanc Soler

Du même auteur :

Parmi les livres

Gérard Leblanc :

Treize heures/vingt heures, le monde en suspens (Hitzeroth 1987)

Le double scénario chez Fritz Lang (Armand Colin 1991)

Scénarios du réel (L'Harmattan 1997)

L'EntreVues (Editions de L'oeil 1998)

Trajectoires (Editions de L'oeil 2001)

Presque une conception du monde (Editions Créaphis 2007).

Bouche vivante (Editions L'Harmattan, collection Poètes des cinq continents, 2022)

En finir avec l'argent ! (Ka'éditions, 2022)

Le film en devenir (Editions Créaphis, 2023)

Sous le pseudonyme de Catherine et Gérard SOLER

Les parents sont (toujours) des enfants, (La boîte à Pandore, 2019).

Amour 1+1=3 (Cap Béar Editions 2022) Seul

au monde (Cap Béar Editions 2023)

Parmi les films

co-réalisés avec Catherine Guéneau

En amour (2001)

Premiers mois (2005)

Les yeux au bout des doigts (2006-2008)

L'écorce des pierres (2008)

Un autre horizon (2010)

L'autonomie paysanne (2013)

Langres, Diderot et nous... (2015)

L'horizon des possibles (2017)

les locavores (2021)

Renaitre Villenoy (2023)



*S'offrir l'évasion des mots*  
[capbeareditions.com](http://capbeareditions.com)



